

Grande traversée

Demain, l'anéantissement de tout. De soi, du monde. D'une manière ou d'une autre. Et après ? Plusieurs ouvrages récents renouvellent ces questions aussi éternelles qu'universelles et les montrent plus porteuses d'espoir que d'affliction

Vivement la fin des temps !

roger-pol droit

Qui se souvient encore de Bugarach, village de l'Aude, 202 habitants ? Il eut pourtant, il n'y a pas si longtemps, son quart d'heure de notoriété. Au moment de la fin du monde, du moins la dernière en date, celle qui était annoncée pour le 21 décembre 2012, ce brave hameau devait être, pour des raisons diverses, dans l'ensemble plutôt mal élucidées, le seul lieu épargné. A l'époque, pareille singularité fit couler de l'encre et des vidéos, si l'on ose dire. Quantité d'envoyés spéciaux arpentaient les ruelles, interrogeaient les habitants et bien sûr les étrangers, visiteurs et passants, censés venir repérer l'endroit où attendre le salut. Bientôt le cosmos allait s'embraser, la Terre se disloquer, l'humanité disparaître, et Bugarach, au sein de l'anéantissement général, devenait l'ultime refuge, le point stable.

Comment est donc née cette bizarre prédiction ? Qui a propagé la rumeur, et pourquoi ? Plus largement : quels ressorts expliquent la récurrence et l'emprise de ce type d'annonces ? C'est ce qu'a tenté de

comprendre, sur le terrain, le sociologue Arnaud Esquerre. On lira ses conclusions dans un épais volume collectif, *Penser la fin du monde*, publié sous la direction d'Emma Aubin-Boltanski et Claudine Gauthier, deux chercheuses en anthropologie religieuse. Ce riche ensemble est pour le moins éclectique, puisqu'on y découvre, notamment, loin de Bugarach, d'instructifs aperçus sur l'eschatologie juive, la fin des temps dans les différentes traditions musulmanes, les interprétations chrétiennes de l'Apocalypse de Jean. Un accent particulier est mis sur le zoroastrisme ancien et moderne (il perdure en Iran, et en Inde chez les Parsi), où les calculs millénaristes jouent un rôle central. L'absence de la Chine peut se comprendre, puisque sa culture est imprégnée de l'éternité du cosmos et de ses cycles. En revanche, une prise en compte des traditions indiennes, où le monde est détruit puis recréé de manière cyclique, aurait pu fournir une perspective différente.

Quoi qu'il en soit, la leçon à retenir de cette collection d'analyses vaut le détour.

Car ce n'est pas simplement, comme on pourrait croire : l'attente de la fin du monde, plus ou moins présente à toute époque et dans toute culture, trouve dans la nôtre un regain d'intensité. De manière plus fine, donc plus intéressante, les auteurs soulignent que l'essentiel n'est jamais la destruction future, qu'elle soit redoutée ou espérée. Ce qui importe, c'est la réorganisation des perspectives présentes qu'implique ce dénouement annoncé. Plutôt que la fin du monde, le véritable enjeu serait son changement. Sous les traits de la destruction s'annonceraient remaniements, réorganisations – autre vie.

Il s'agirait d'annoncer, somme toute, non pas un anéantissement sans aucun lendemain mais plutôt « *de nouveaux cieux (...), une nouvelle terre où habitera la justice* », comme dit la seconde lettre de Pierre. C'est ce que rappelle, d'entrée de jeu, Fabrice Hadjadj dans son nouveau livre, qui reprend diverses conférences. Le volume emprunte son titre, *Puisque tout est en voie de destruction*, à cette même missive de Pierre. Il s'efforce d'en réactualiser le message : nous vivons à présent la fin d'un monde, et non *du* monde, et cette apocalypse est une chance, non un désastre, parce qu'elle fait entrevoir la possibilité d'une vie retrouvée, plutôt que la mort.

Philosophe, écrivain, dramaturge, metteur en scène, Fabrice Hadjadj est une des figures du *revival* catholique, pas vraiment de gauche, de ces dernières années. Son itinéraire est singulier : né en 1971 dans une famille juive, de parents maoïstes, il fut athée et nihiliste avant de se convertir face à une statue de la Vierge, dans l'église Saint-Séverin, à Paris. Bien qu'il soit devenu depuis, entre autres, lauréat

du Grand Prix catholique de littérature (en 2006, pour *Réussir sa mort*) et référence intellectuelle pour bon nombre des militants de La Manif pour tous, on aurait tort de voir un réactionnaire borné en ce « *juif de nom arabe et de confession catholique* », comme il se présente lui-même.

Au contraire, c'est manifestement un auteur des plus authentiques. Sans partager ses présupposés, sans approuver ses conclusions, on doit reconnaître que ses

préoccupations sont fortes et que son écriture sonne juste. Dans la conscience contemporaine d'une nouvelle apocalypse, Hadjadj entend discerner l'exigence d'une espérance immuable. Chacune des menaces de l'heure – par exemple : le transhumain, le virtuel, l'indifférence, le culte de la nature ou encore le fanatisme intégriste – lui paraît porteuse d'un possible retournement. Pour lui aussi, l'annonce de la fin indique que des lignes bougent, même si ce ne sont pas les mêmes que celles des sociologues. Derrière notre désir de disparaître, celui de renaître s'affirmerait.

La résurrection serait-elle une métamorphose de la vie, plutôt que sa reconstitution à l'identique après un temps d'arrêt ? C'est l'hypothèse qui traverse l'essai très singulier du philosophe François Gachoud, *Comment penser la résurrection*. Cet ancien professeur de philosophie en Suisse, amateur d'alpinisme et critique littéraire, auteur de plusieurs essais, notamment *Par-delà l'athéisme* (Cerf 2007) et *La Philosophie comme exercice du vertige* (Cerf, 2011), s'attaque cette fois à une voie escarpée. La plupart du temps, on considère la résurrection des corps, celle du Christ en particulier, comme pur objet de croyance : les uns y adhèrent, les autres haussent les épaules. Sans prétendre fonder en raison la moindre certitude, puisque c'est évidemment impossible, François Gachoud s'est malgré tout demandé s'il n'existait pas la possibilité d'ouvrir un chemin philosophique en direction de cette énigme. Le pari est risqué, tant la voie semble étroite. Il est réussi, en son genre. En effet, en refermant cet essai, si chaque lecteur conserve inchangée sa croyance ou son incroyance, tous seront mieux armés pour comprendre ce que « résurrection » peut vouloir dire, si l'on écarte illusion et fantasmagorie.

François Gachoud procède pas à pas, en tressant de manière vivante et accessible des fils au premier regard disparates – fragments des Évangiles, analyses de termes hébreux, perspectives phénoménologiques empruntées à l'œuvre du philosophe Michel Henry. Résultat de cet entrelacs inattendu : pour comprendre la résurrection, il faudrait d'abord abandonner l'ancienne représentation religieuse – celle

où périt un corps de chair, tandis que perdure une âme pur esprit. A ce schéma corps-âme, d'origine grecque, il faudrait substituer celui des Hébreux : la poussière est animée par le souffle, qui seul lui donne vie. Une conversion du regard, selon François Gachoud, pourrait permettre d'entrevoir que le corps du Christ ressuscité n'est pas simplement son ancien corps reconstitué, mais la chair métamorphosée, devenue intégralement vivante, transfigurée par le souffle.

Quand on parle de destruction, d'anéantissement, de fin du monde, il serait donc judicieux de se méfier. En fait, on ne sait jamais, de prime abord, s'il s'agit de destruction ou de reconstruction, d'effondrement ou de renaissance, de mort ou de résurrection. Monde collectif ou monde individuel, la disparition définitive, difficile à concevoir comme à supporter, est opportunément remplacée par des mutations et métamorphoses. Ne vaudrait-il pas mieux, malgré tout, considérer le paysage à l'envers ? Il suffirait de se persuader que le monde est éternel, sans commencement ni fin. Et de se convaincre que les vies humaines sont mortelles, éphémères et finies. C'est à peu près ce que disait, parmi les premiers philosophes, Héraclite d'Ephèse, et bien d'autres, dans l'histoire, à sa suite. Mais qui se souvient encore d'Héraclite ? Cet esprit qui ne pouvait envisager la fin du monde semble encore plus loin de nous que Bugarach. Décidément, le monde éternel n'est plus ce qu'il était. ■

Signalons, sur le même thème, la parution

de L'Effondrement de la civilisation occidentale, d'Eric M. Conway et Naomi Oreskes, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise et Paul Chemla, Les Liens qui libèrent, 128 p., 13,90 € (lire la chronique

**Ne vaudrait-il pas mieux considérer le paysage à l'envers ?
Il suffirait de se persuader que le monde est éternel. Et de se convaincre que les vies humaines sont mortelles, éphémères et finies**

« Planète » de Stéphane Foucart, Le Monde du 23 mars).

Plutôt que la fin du monde, le véritable enjeu serait son changement. Sous les traits de la destruction s'annonceraient remaniements, réorganisations – autre vie

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

DAVID RICHARD/TRANSIT/PICTURETANK